

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n° avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DEPARTEMENTS ET ALGERIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

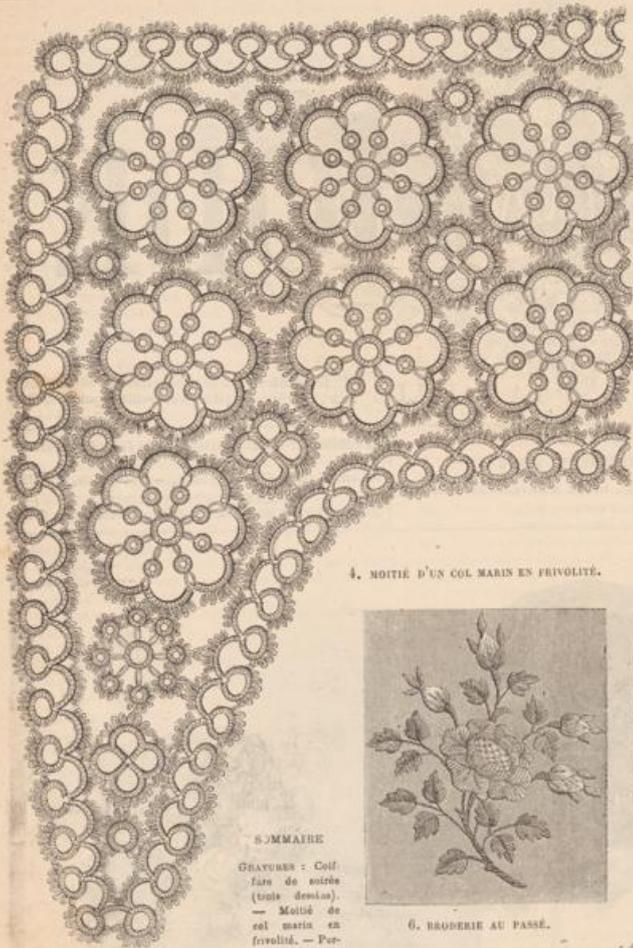
AUX BUREAUX
ABONNEMENTS ET VENTE
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DEPARTEMENTS ET ALGERIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.



1 A 3. COIFFURE DE SOIRÉE, VUE SOUS TROIS ASPECTS. — DESSIN D'APRÈS M. DE BYSTERWELD, PAR M. GUSTAVE JANET

de la maison de Plument,
cloué offre de nombreux
et souvent blesse le pied;
ner ce cachet d'élégance
sue.
et, 61, rue Montorgueil, au
e avantage de trouver la
n'on vend ailleurs le clou,
out le monde. La grande
maison *Poirer* permet aux
chasser immédiatement
onnes en province ou à l'é-
commande, n'aurait qu'à
roctement à *M. Poirer*, qui
de port, de toutes desman-
France, l'Alsace-Lorraine,
e Londres.
nain demander le fameux
re la beauté, conserve la
istrée, couperosée. Qu'ob-
seront faites?
portait la preuve vivante
de son inventeur. Il n'est
physique aussi parfaite
oulez ne pas vieillir? Faites
vous procurer, 25, rue
ectrices la *Pâte épilatoire*
agent chimique ni aucun
supérieure à tous les épila-
toires, pâtes, etc., qui agis-
par conséquent, attaquer
racine même du duvet et
la disparition définitive. —
asser, 1, r. J. J. Rousseau.
Bibliothèques des chemins
romans nouveaux, par suite
à l'éditeur Dentu, Palais-
qu'il faut s'adresser pour
nement de paraître dans sa
lect. Malo, 2 vol. . . . 9 fr.
vol. 3 fr.
ar F. du Boisgobey, 1
vol. 6 fr.
un, 1 vol. 3 fr.
lys, 1 vol. 3 fr.
val, 1 vol. 3 fr.
vol. 6 fr.
bert Hait, 1 vol. . . . 3 fr.
Genouillac, 1 vol. . . 3 fr.
Zaccane, 1 vol. . . . 3 fr.
Aimard, 2 vol. . . . 4 fr.
delle, 1 vol. 3 fr.
ou montant est expédié
Musique qui a paru le 11
se suivante :
... poésie d'Armand Sil-
nod.
de Saint-Sauve.
(13, quai Voltaire).
US
DERNIERS RÉBUS
maux, cherche à les noyer
our-géant, 13, quai Voltaire.



4. MOITIÉ D'UN COL MARIN EN FRIVOLESSE.



6. BRODERIE AU PASSÉ.

SUMMAIRE

GRAVURES : Coiffure de soirée (trois dessins). — Motif de col marin en frivolité. — Porte-bouquet. — Broderie au passé. — Coiffure de mouchoir. — Dessus de boîte. — Petite dentelle. — Dentelle Renaissance. — Petite bordure. — Toilette de ville. — Toilettes en étoffe de fantaisie (3 dessins). — Huit chapeaux de demi saison. — Robes.

BREVETÉ : Planches de modes extérieures.

EXPLICATION DES GRAVURES

1 à 3. Coiffure avec peigne à la girafe. — Ce peigne, en écaillé découpée, sert d'appui à tout l'éclat de la chevelure. Devant, on enroule deux fois les cheveux en laissant passer deux ou trois petites boucles. Le bandeau descend assez bas sur le front; on plante une rose un peu de côté et on jette par derrière un grand voile de dentelle que le peigne soutient un peu haut. Même coiffure, vue par derrière.

Deux grandes coques remontent presque aussi haut que le peigne. Des torsades de cheveux forment un chignon plat, fort s'échappent, sur la nuque, plusieurs boucles.

Même coiffure, vue du côté où est placé le bouquet. Les cheveux sont relevés au-dessus de l'oreille et les torsades prennent naissance presque au sommet de la tête. Cette coiffure charmante et très-nouvelle nous a été communiquée par M. de Bysterweid,

3, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

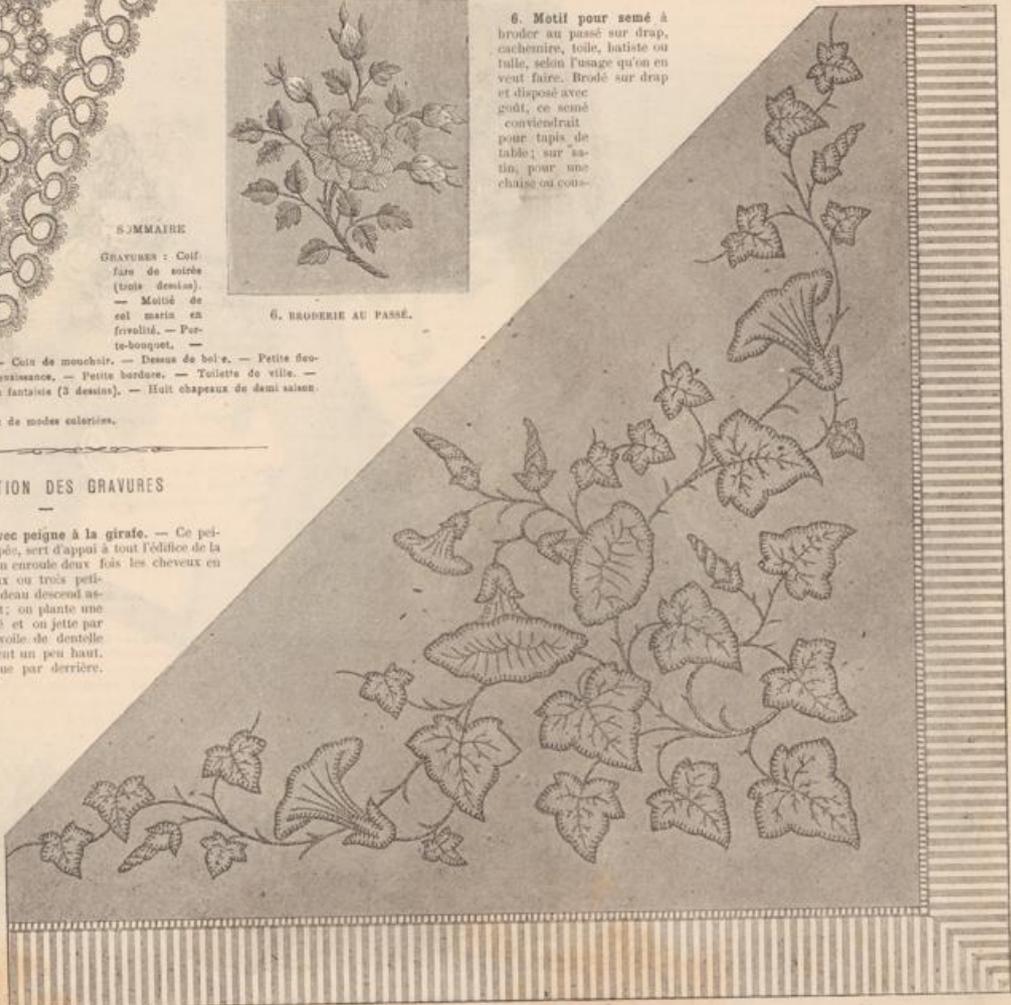
4. Moitié d'un col marin en frivolité. — Modèle de la maison Lebel-Delalande, Aux Armoires, 318, rue Saint-Honoré, Paris. — On commence par faire les grandes et les petites rosaces. Ensuite, on les dispose comme l'indiquent notre dessin, en y ajoutant la petite dentelle qui forme le bord du col. Les personnes qui ne savent pas faire la frivolité et qui désireraient l'apprendre n'auront qu'à consulter le n° 9 de la Revue de la Mode, paru le 3 mars 1872, où elles trouveront une explication détaillée de cet ouvrage, avec indication des outils à employer.

5. Porte-bouquet. — Modèle de M^{me} de Milly, 22, rue Chaptal. Il faut se procurer un petit flacon recouvert d'osier qu'on orne de broderies en laine et d'un gaban de couleur frangé des deux côtés. Les petits glands sont également en laines assorties au gaban.

6. Motif pour semé à broder au passé sur drap, cachemire, toile, batiste ou tulle, selon l'usage qu'on en veut faire. Brodé sur drap et disposé avec goût, ce semé conviendrait pour tapis de table; sur tulle, pour une chaise ou cou-



5. PORTE-BOUQUET.



7. COIN DE MOUCROIR A BRODER AU POINT RUSSE.

sin, et, su-
tales d'oreil-

7. Coiffure au point russe de couleur assortie à leur robe. Ce coiffure convient pour campagne, seul admise à la billes.

8. Dessin de sachet à point russe. Les sachets sont de couleur assortie à leur robe. Ce coiffure convient pour campagne, seul admise à la billes.

9. Dessin de sachet à point russe. Les sachets sont de couleur assortie à leur robe. Ce coiffure convient pour campagne, seul admise à la billes.

10. Dessin de sachet à point russe. Les sachets sont de couleur assortie à leur robe. Ce coiffure convient pour campagne, seul admise à la billes.

11. Dessin de sachet à point russe. Les sachets sont de couleur assortie à leur robe. Ce coiffure convient pour campagne, seul admise à la billes.

12. Dessin de sachet à point russe. Les sachets sont de couleur assortie à leur robe. Ce coiffure convient pour campagne, seul admise à la billes.

13. Dessin de sachet à point russe. Les sachets sont de couleur assortie à leur robe. Ce coiffure convient pour campagne, seul admise à la billes.

14-15. Dessin de sachet à point russe. Les sachets sont de couleur assortie à leur robe. Ce coiffure convient pour campagne, seul admise à la billes.

16. Dessin de sachet à point russe. Les sachets sont de couleur assortie à leur robe. Ce coiffure convient pour campagne, seul admise à la billes.

17. Dessin de sachet à point russe. Les sachets sont de couleur assortie à leur robe. Ce coiffure convient pour campagne, seul admise à la billes.

18. Dessin de sachet à point russe. Les sachets sont de couleur assortie à leur robe. Ce coiffure convient pour campagne, seul admise à la billes.

19. Dessin de sachet à point russe. Les sachets sont de couleur assortie à leur robe. Ce coiffure convient pour campagne, seul admise à la billes.

20. Dessin de sachet à point russe. Les sachets sont de couleur assortie à leur robe. Ce coiffure convient pour campagne, seul admise à la billes.

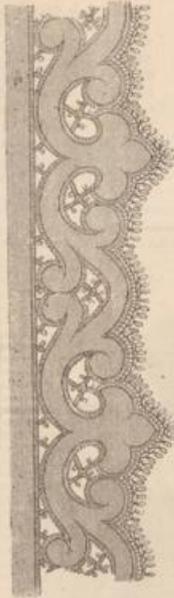
sin, et, sur toile, pour coins de taies d'oreiller.

7. **Coïn de mouchoir à broder au point russe** avec du coton de couleur assortie aux rayures de la bordure. Ce genre de mouchoir ne convient que pour le matin ou la campagne, le mouchoir blanc étant seul admissible pour la toilette habitée.

8. **Dessus de boîte en milieu de sachet à mouchoirs à broder au point russe**, avec des soies de couleurs vives et variées sur du satin ou du cachemire. Ces deux étoffes demandent à être doublées de calicot solide avant de commencer la broderie pour éviter les plis. On pourra remplacer les deux lettres du milieu par les initiales de la personne à laquelle on destine l'objet.



8. DESSUS DE BOÎTE.



10. PETITE BORDURE.

9. **Dentelle Renaissance**. — Cette jolie dentelle convient pour garniture de costume d'enfant. Le lacet à employer, ainsi que le fil, doivent être assez fins. Après avoir découpé notre dessin sur de la moleskine, du papier fort ou de la percaline, on coud le lacet solement en suivant les contours indiqués. Ensuite on fait le remplissage avec des jours variés, dont on trouvera explication dans les nos 69, 72, 73, 75 de la *Revue de la Mode*, parue en 1873. Les orillots se font au plumetis; le picot ornant le bord est rapporté; il s'achète au mètre.

10. **Petits bordure en broderie Richelieu**. — L'étoffe qui convient le mieux pour cette broderie est la toile Colbert. On peut se la procurer dans les maisons d'ouvrages dont nous publions les modèles. Tous les bords

des motifs formant la dentelle sont festonnés; les laurètes sont également festonnées et ornées de picots. Le picot du bord extérieur est ajouté lorsque la broderie sera finie.

11. **Petite fleurlette** pour semé, à broder sur tulle, batiste, toile ou papier.

12. **Costume en cachemire bleu marine**. — Même costume, vu par derrière, que celui qui figure sur notre planche colorée de ce jour. Ce costume est garni de galons brodés rouge, blanc et bleu. Japon en faille noire. — Modèle de M^{lle} Noël, 161, rue Saint-Honoré.

13. **Toilette en étoffe de fantaisie, fond gris avec entre-deux ajourés en fil rouge, blanc et gris**. Jupe demi-longue; au bas, deux volants à tête avec plissés bordés de rose. Polonoise relevée de côté et derrière par un nœud de faille rose. Manches longues terminées par une garniture double de plissés bordés de rose. — Modèle fourni par la maison Dubois, rue d'Anjou-Saint-Honoré, 31.

14-15. **Toilette en étoffe de fantaisie à entre-deux ajourés, vue par devant**. — Jupe sur le bas de laquelle est posé un haut plissé d'étoffe pareille formant tête dentelée. La même dentelure est répétée au bas. Ce plissé s'arrête de côté.

Au-dessus est placée une seconde garniture semblable qui fait le tour de la jupe. Polumanche garnie d'un plissé pareil, de même hauteur. Devant, une garniture étroite, plissée en travers, fait le tour du cou et descend jusqu'au bas. Manches longues, terminées par un double rang de plissés à tête dentelée, s'ouvrant en éventail sur le poignet.



12. COSTUME EN CACHEMIRE (VOIR LA GRAVURE COLORÉE).



11. PETITE FLEURLETTE.

court un bandeau de satin Vésuve. — Ce chapeau et les suivants ont été composés pour la *Revue de la Mode*, par M^{lle} Caroline Coutot, 53, avenue de l'Opéra.

17. **Chapeau rond pour jeune dame**. — Ce chapeau, en feutre mousse, est orné de faille et de velours du même ton; il est garni d'une grande amazone et d'une fantaisie en paradis mousse légèrement brouzé.

18. **Capote pour jeune fille, en velours marron**. — Sur le bandeau de la calotte flotte un pouf de petits rubans en satin double face, marine et ciel; derrière, un piquet de boutons de rose pâle.

19. **Chapeau fantaisie**. — Il peut se faire en castor souple, en cuir de Russie et en peau de chevreau; le fond est capitonné; autour, une belle fourrure assortie au cuir ou au castor; sur le côté, une fantaisie en plumes de magnifique.

20. **Chapeau fermé en feutre crème, orné d'une guirlande de mimosa et de reines des prés et de deux oiseaux rubis-topaze**.

21. **Chapeau bonnet de police en feutre loutre**. — Il est orné, de côté, d'une cocarde de petits rubans satin et d'une fantaisie en lophophore; derrière, retombe un flot de larges rubans en satin.

22. **Chapeau fermé pour jeune dame**. — Ce chapeau, en velours noir, est orné de faille, de trois tons cuir de Russie et de deux plumes d'autruche nuancées de deux tons assortis à la faille.

23. **Chapeau rond de jeune fille, feutre en poil de marmotte, orné de velours loutre**; sur le côté, un papillon lophophore et deux plumes naturelles. — Modèle de M^{lle} Caroline Coutot.

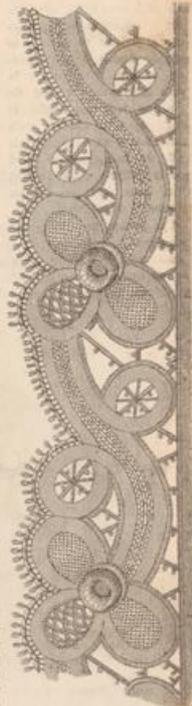
PLANCHE COLORIÉE

Costume en cachemire noir, garni de galons en soie jaune sur fond noir; plissés de faille aux manches, Japon en faille noire.
Costume en cachemire bleu marine, garni de galons brodés rouge, blanc et bleu. Paletot

Même costume, vu par derrière. La seconde rangée de plissés placée par devant au-dessous des genoux continue derrière à la même hauteur; la jupe est peu longue et unie du bas. La polonoise est relevée de côté et, derrière, elle s'échappe à gros bouillons au bas du dos. La garniture plissée remonte très-haut en deux rangées posées l'une sur l'autre. — Modèle venant de la maison Dubois.

CHAPEAUX DE DEMI-SAISON

16. **Capote tout en tulle noir** Louis XIII brodé de perles clair de lune; sur la calotte, une plume d'autruche est retenue par des épingles à facettes; dans l'intérieur



9. DENTELLE RENAISSANCE.

similé. Japon en faille noire. Notre figurant n° 12 reproduit le même costume, vu par derrière. — Modèles de M^{lle} Noël, 161, rue Saint-Honoré.

COURRIER DE LA MODE

Les modes vont vite, peut-on dire en parodiant la célèbre ballade allemande. Nous sommes à la fin d'août, et déjà apparaissent les chapeaux d'automne! Ouvriront la campagne le velours noir, le tulle, bleu marine, la famille des feutres noirs, marron, vert myrte, les feutres mousse ou en poil de marmotte, le suie de Russie, le castor souple et une nouveauté : la peau de chevreau garnie de très-fine fourrure; enfin le classique tulle brodé, mais cette fois tout perlé de jais clair de lune, un peu lourd sur la coiffure, mais brillant d'un doux éclat comme les rayons de Diane.

Les formes ne diffèrent pas énormément de celles du printemps; chapeau rond et chapeau fermé, avec brides nouées près de l'oreille, voilà les deux types principaux. La capote basse, un peu allongée derrière, assez haute devant et faisant toujours un peu diadème, voilà le chapeau de

ville. On les ornera de touffettes de plumes revenant en avant sur le fond, de fleurs sombres, de poufs de faille ou d'aligrettes en plumes aussi rares, aussi belles que possible, mais toujours des nuances foncées, un peu claires seulement dans les bandeaux. Rien de voyant pour la rue. Les jeunes

Voilà la nouveauté en attendant le grand nouveau de l'hiver.

Mes chères lectrices pensent-elles que je me repose? que je prends mes vacances, comme tout le monde? Non, non. Je ne cesse de m'occuper d'elles et de leur préparer des sur-

tilles de quinze à dix-huit ans pourront coiffer leur jolie tête du petit melon de garçon, en feutre, piqué d'une aigrette ou d'une aile et posé un peu en avant.

Tout cela est fort bien, mais comment ces formes vivront-elles en paix avec le haut peigne à la girafe qui revient pour tout de bon?

Comme je dois ici tout signaler, je dirai qu'il y a encore pour les femmes pouvant se permettre les modes un peu en dehors du type général le chapeau brigand en feutre noir, haut et très-pointu, à bords assez larges, surmonté de deux immenses plumes; l'une se courbe en arrière pour dépasser le bord, la seconde prend de côté pour contourner la calotte par devant. Mais ces charmants chapeaux sont si érudits, — qu'on ne passe le mot, — qu'on ne saurait les porter à pied, il faut la voiture. Il y a des têtes auxquelles ils n'iront que trop bien. Ce qui forme un fond sombre autour du visage sied toujours.



16. CAPOTE EN TULLE LOUIS XIII.

17. CHAPEAU ROND POUR JEUNE DAME.



13. TOILETTE EN ÉTOFFE DE FANTAISIE.

14 ET 15. TOILETTE EN ÉTOFFE DE FANTAISIE (DEVANT ET DOS).

de quinze à dix-huit
 pourraient coiffer leur jolte
 du petit melon de gar-
 en feutre, piqué d'une
 tte ou d'une aife et posé
 en en avant.
 ut cela est fort bien,
 comment ces formes vi-
 elles en paix avec le
 peigne à la girafe qui
 nt pour tout de bon?
 mme je dois ici tout si-
 er, je dirai qu'il y a en-
 pour les femmes pouvant
 ormettre les modes un
 en dehors du type géné-
 e chapeau bridant en
 e noir, haut et très-poin-
 bords assez larges, sur-
 é de deux immenses plu-
 l'une se courbe en ar-
 pour dépasser le bord,
 ome pris de côté pour
 arner la calotte par de-
 Mais ces charnants
 eux sont si exotiques, —
 me passe le mot, —
 ne saurait les porter à
 il faut la voiture. Il y a
 têtes auxquelles ils n'i-
 que trop bien. Ce qui
 e un fond sombre au-
 du visage sied toujours,
 le grand nouveau de
 que je me repose? que
 ut le monde? Non, non,
 le leur préparer des sur-



6^e Année N°295

Dimanche 26 Aout 1877

REVUE DE LA MODE
Gazette de la Famille

13. Quai Voltaire à Paris

*Éditée par M. Noël, 161, r. St-Maurice - Gants 13^e de la Parfumerie
 Ninon, 31, r. de la République - Corsets et Lingerie de la M^{lle} de Saint-Étienne, 33, r. de la
 Gouffier et de la M^{lle} Kallard et Martin, 68, Boul. de Sébastopol, 68.*

prises agrées
couragement
nai s'est don
graver les m
beau m'escr
criptifs, rien
taines toilet
colorée com
aux costume
Celle de
crées tou
gravure ne
ce joli costu



L.C.

J'attenda
A mes lect
trés-particu
mais rien
croire comb
ver une co
parisien, q
on a une t
Je tiens
trouvera, f
vie de la
A bientôt d
Une mo

prises agréables. Elles m'ont prodigué tant d'aimables encouragements, que je tiens à en mériter d'autres. Le Journal s'est donc assuré du concours des meilleurs artistes pour graver les modèles, surtout pour les figurines coloriées. J'ai beau m'escrimer de la plume et employer les adjectifs descriptifs, rien ne vaut la couleur pour rendre l'effet de certaines toilettes. Aussi notre gravure, gravée sur acier et coloriée comme la plus fine aquarelle, sera-t-elle consacrée aux costumes élégants.

Celle de ce numéro représente deux charmantes robes créées tout exprès pour nous. La robe bleu est répétée en gravure noire et vue de côté, afin de faciliter l'exécution de ce joli costume.

écharpes drapées sur les jupes, au-dessus des genoux. On en prépare pour l'automne en tulle noir semé de jais clair de lune aux scintillants et doux reflets, et brodées d'une fine chenille noire aux capricieux dessins. Leur longueur est d'environ 2 mètres à 2 mètres 50. Le prix d'un aussi beau travail est assez élevé, aussi ne l'indiqué-je que pour toilette vraiment élégante. Une semblable écharpe, gracieusement jetée sur

je crois, d'un effet charmant. J'en parlerai bientôt d'une manière plus détaillée.

Parmi les bijoux de fantaisie, le diamant d'Alençon, que je ne veux pas appeler caillou du Rhin, est adopté par toutes nos élégantes. Il va bien avec toutes les toilettes et reste de bon goût, à condition d'être très-bien monté et porté avec modération.

Voici l'époque où finissent la plupart des saisons d'eaux. On a un peu de temps pour lire; les soirées deviennent de moins en moins chaudes; les lampes s'allument plus tôt. Je vais donc indiquer encore quelques livres agréables ou instructifs pour mes lectrices. Beaucoup d'entre elles connaissent sans doute les ouvrages de M^{me} Craven, née La Fer-



18. CAPOTE POUR JEUNE FILLE.



19. CHAPEAU FANTAISIE.



20. CHAPEAU EN FEUTRE CRÈME.



21. CHAPEAU BONNET DE POLICE.



22. CHAPEAU FERMÉ POUR JEUNE DAME.



23. CHAPEAU BOND POUR JEUNE FILLE.

J'attendais l'apparition de cette aquarelle pour présenter à mes lectrices une jeune artiste que je leur recommande très-particulièrement. Elle a le don rare de l'invention. Jamais rien de banal ne sort de chez elle; et on ne saurait croire combien il est encore difficile, même à Paris, de trouver une couturière qui ait ce quelque chose d'indéfini et de si parisien, qu'on appelle le *genre*; grâce à ce quelque chose, on a une tournure à part, même avec une robe très-simple.

Je tiens surtout à bien préciser que cette *nouvelle créera*, trouvera, inventera des costumes exclusivement pour la *Revue de la Mode*. Nos abonnées en auront ainsi la primeur. A bientôt d'autres surprises.

Une mode qui paraît devoir durer encore, c'est celle des

une jupe de faille noire ou posée sur une bande de couleur vive, composée de suite un riche costume.

On emploiera probablement ces écharpes en couleurs différentes, mais cela on peut guère se faire que sur commande. Du reste, le bruit court que la pelle contribuera beaucoup à la décoration des costumes l'hiver prochain. Les passementeries seront semées de perles de toutes couleurs, ce qui sera,

romans, à qui sont dus les *Récits d'une sœur*. Celles qui ne les connaîtront pas feront bien de les lire; toutefois, je dois les avertir que c'est une lecture un peu triste, qui ne convient pas à toutes, et de nature à impressionner peut-être très-vivement les natures déjà portées à la mélancolie. C'est une réunion de lettres de famille retraçant les événements, le caractère et les sentiments de cœurs extrêmement pieux, et soumis à toutes les tristes vicissitudes de l'existence. M^{me} Craven y a mis peu du sien, elle n'a fait que relier ensemble les éléments de ces histoires touchantes; mais l'Académie a jugé cet ouvrage digne d'être couronné.

Je recommanderai donc aujourd'hui un autre ouvrage de cette femme distinguée. *Fleurange* est le produit direct de

son cœur et de son imagination. Je suis sûre que mes lectrices me sauront gré de leur faire connaître ce charmant roman; on s'attache à l'héroïne, on la suit dans toutes les épreuves qu'elle subit. Le style du livre est très-par; les sentiments très-romanesques sont toujours élevés. Lui ferai-je un seul reproche? Fleurance est trop parfaite. Devant des abnégations héroïques, des dévouements les plus étranges, elle n'hésite jamais, elle combat à peine. La nature humaine comporte-t-elle une force semblable? Il est vrai que Fleurance est une femme, et qu'en fait de dévouements et de sacrifices, elles sont bien capables de tout. N'oublions pas que la charmante héroïne est soutenue par les sentiments religieux que lui a inocués de l'enfance la mère Madeleine, supérieure du couvent italien de Santa-Clara, où la jeune fille a été élevée. Cette figure de la mère Madeleine est une des plus sympathiques du livre; le type de l'impérieuse princesse Catherine est vrai et bien rendu; mais la personne la plus originale est certainement la sœur du docteur, M^{lle} Joséphine, dont les naïvetés étonnantes amènent parfois un rire franc (1).

En valant dans les casinos, on se rencontrant aux bains de mer, à la bevette des raux en vogue où l'on accompagne les parents, nos jeunes filles ont fait des conquêtes. Aussi de nombreux mariages vont se conclure en septembre.

Vite, commandons notre trousseau. Mais cher qui? Il faut de jolies toilettes, nouvelles, s'il se peut, élégantes toujours, et dans des prix... raisonnables et modérés.

La maison Duboys, 31, rue d'Anjou, reçoit journellement des commandes de ce genre, car les qualités reprises ci-dessus se rencontrent chez elle; ajoutons-y une exactitude parfaite. On est sûr de recevoir sa toilette à l'heure fixée. De plus, en avance sur toutes les autres maisons, la maison Duboys a déjà reçu ses étoffes nouvelles. On sait, du reste, que cette excellente maison est toujours en avance pour les étoffes et les modes jolies et nouvelles. Ni rayures, ni carreaux; des couleurs au lieu de nuances, hardiment mélangées, mais toujours du meilleur goût. Voilà qui fera de charmantes toilettes pour le voyage de nocces, en Italie ou bien en Suisse.

MARIE DE SAVERNY.

CHRONIQUE PARISIENNE

Turnons nos regards vers l'Angleterre et constatons une fois de plus le triomphe des élégances parisiennes, la souveraineté de ce goût sans rival qui règne fièrement sur le monde entier.

Au mariage de la fille du lord maire toutes les toilettes venant de Paris, et parmi les présents splendides offerts à miss White, les plus charmants, les mieux choisis, portaient la marque de notre pays.

Le mariage de miss Ada White avec un simple négociant, M. Cecil Herbert Thorton Price, a été un événement public, une cause de réjouissances pour la ville de Londres. La façon dont ce peuple vénère ses rois et honore ses autorités devrait être un leçon pour nous; elle contient un haut enseignement. On a vu l'Angleterre entière pleurer dans ses temples au moment de la maladie du prince de Galles; on vient de voir tous les habitants de Londres offrir leurs vœux à la jeune lady maîtresse. C'est toujours le même sentiment: avec une fierté individuelle très-grande, l'Anglais conçoit un respect absolu pour ceux qui le gouvernent. Il a le sentiment de la hiérarchie, il s'incline devant ses supérieurs pour que ses inférieurs s'inclinent à leur tour devant lui. Aucun Anglais ne rougit de son état. Il se sent le citoyen libre d'une grande nation. Il sait bien que, modeste marchand, il sera respecté et respecté s'il est intelligent et honnête homme, et pourra même parvenir aux dignités que son état comporte. Il n'a pas l'illusion, la folie de l'égalité. Lui-même maintient la distance; il se rend compte que les barrières abattues, le flot montant l'emporterait lui-même.

Après ces graves réflexions, entrons dans l'église de Saint-Paul. Depuis un siècle, la vieille cathédrale n'a pas eu de mariage, aussi l'a-t-on parée pour cette fête extraordinaire. L'autel est couvert de fleurs: lilas blancs, roses, fleurs d'orange, oeillets, lis, — rien que des fleurs couleur de neige; la grande croix est voilée de roses et de chémittes. — Tout le long du chœur s'étendent des plates-bandes, faisant une haie embaumée. L'archevêque de Cantorbéry officie, assisté de l'évêque d'Ely et de plusieurs révérends. Au moment où les portes s'ouvrent, où le cortège de la mariée apparaît, des voix enchantées s'élèvent vers le ciel. Les invités sont entrés par une porte spéciale. Bien que le public ne puisse pénétrer que muné de cartes, la cathédrale est trop étroite pour contenir la foule. Miss White s'avance au bras de son père. Elle porte une robe de satin blanc, à traîne et corsage

de brocart splendide, des rangs serrés de dentelle garnissent tout le devant de la robe, et d'épais guirlandes de fleurs descendent sur les côtés; le corsage et la robe sont aussi entourés de franges de fleurs. Un voile de tulle blanc enveloppe de son nuage cette royale toilette à laquelle des diamants ajoutent leurs étincelles. Deux demoiselles d'honneur soutiennent la lourde queue de la robe, qui a la longueur d'un manteau de cour. Elles sont habillées comme leurs compagnes de faille rose pâle; le corsage à grands revers et la traîne Louis XV, légèrement relevée, une couronne de roses sur la tête, avec un voile de tulle et un gros bouquet de roses à la main. Les demoiselles d'honneur sont au nombre de seize, parmi lesquelles deux mignonnes petites filles. Elles sont toutes vêtues de même, toutes jolies et semblent une guirlande de roses princesse autour d'un lis.

Parmi les invités, on remarque les ambassadeurs chinois, l'ex-lady maîtresse, en robe de soie et de velours violet évêque, avec un mantelet Marie-Antoinette, en dentelle blanche; lady Lawrence, en toilette de faille fleur de pêcher, ornée de velours de même ton et de quilles de point à l'aiguille; miss Lawrence, en charmant costume couleur d'argent, avec riches de valenciennes; miss Coster en polonoise princesse de brocart bleu turquoise sur faille turquoise; M^{lle} Philippe, en très-originale toilette de velours bleu amiral, garnie d'une profusion de valenciennes, avec les manches et une partie du corsage tout en valenciennes, etc.

Après la cérémonie, les invités se sont rendus à Mansion-House, l'habitation du lord-maire, où un déjeuner de trois cents convits était servi. On montait l'escalier entre deux hausses de fleurs; les lumières, défilonnées sur l'escalier, étaient à demi cachées sous une pluie de fleurs. On se serait cru à un mariage dans le royaume des roses. Les jeunes époux sont partis, après le déjeuner, pour l'Ecosse. Mais leur voyage ne sera pas long. La lady maîtresse doit revenir bientôt reprendre ses fonctions auprès de son père.

Nous ne parlons pas des présents offerts à miss White, il faudrait un volume pour les décrire. Beaucoup de bijoux, et surtout de l'argenterie, rappelant par la forme et le fini des ciselures l'argenterie ancienne.

Ne quittons pas Londres sans dire que le plus séduisant de nos artistes, M. Gustave Doré, a été le lion de la saison. Il a partagé cet honneur avec la nouvelle chanteuse à la mode, M^{lle} Robertson, une jeune fille du monde douée d'une beauté rare et d'une mise si merveilleuse, qu'elle passionne la Grande-Bretagne. La reine a voulu l'entendre. Dans un concert privé, M^{lle} Robertson a chanté tandis que le duc d'Edimbourg jouait du violon pour l'accompagner. Cette voix de fée va des notes de contralto aux notes du soprano élevé; elle a trois octaves. M^{lle} Robertson, née à Valparaiso, a l'éclat des créoles du Sud, et une grâce si simple, si ignorante de ses dons, qu'elle attire invinciblement la sympathie. Ne faut-il pas penser qu'une magicienne a étendu sa baguette sur son herceau?

M. Gustave Doré illustre en ce moment l'Arioste. Quel monde pour ce crayon fantaisiste et poète que le *Roland furieux* du grand Italien! En même temps, le jeune peintre, que les lauriers de Benvenuto empêchaient de dormir, sculpte, pour la prochaine Exposition, un vase gigantesque qui ne contient pas moins de cent cinquante figures.

A propos d'exposition, il faut aller voir l'exposition des costumes historiques, d'éventails et de bibelots anciens qui s'est ouverte au palais de l'Industrie. Elle intéresse au plus haut degré le monde féminin. Les femmes aujourd'hui sont toutes plus ou moins collectionneuses. Les souveraines ont donné l'exemple. Chacune a sa préférence. L'impératrice de Russie possède les plus admirables turquoises connues et tous les fils de perles historiques, particulièrement celui de la comtesse d'Égmont; l'impératrice d'Autriche préfère les émeraudes et les opales; la grande-duchesse de Saxe-Weimar a accaparé les plus beaux rubis du monde; la reine Isabelle d'Espagne fait collection de dentelles anciennes, comme le faisait la grande-duchesse Marie; un des châles de dentelle de la reine Isabelle est estimé 200,000 francs! Enfin la reine d'Angleterre, en sa qualité d'impératrice des Indes, aime par-dessus tout les souples cachemires venus de ses belles villes indoustanes et le saphir, cette étoile bleue dont les plus beaux rayons ne peuvent briller que sur le front des reines.

Peu de toilettes nouvelles en ce moment. Le temps pleure comme un enfant gâté à qui on refuse la lune. On met des manteaux de velours ou des pelisses de vigogne garnies de loutre sur des robes de batiste ou de dentelle! On n'ose pas beaucoup porter de couleurs claires; on a peur d'insulter le ciel. La grande passion du moment, ce sont les robes en blonde espagnole noire avec passementeries noires et flots de satin pour les relever. Avec un gros bouquet de roses ou d'œillets au corsage et dans les cheveux, ce genre castillan est charmant. S'il faut dans la semaine prochaine, nous vous parlerons des robes couleur du temps et du soleil.

M. DE S.

La femme élégante possède dans son cabinet de toilette tout un arsenal de coquetterie impuissant à la défendre contre les outrages du temps.

Laferrère reconquit en Russie ce don de jeunesse. C'est toute une légende: La génération actuelle a pu admirer l'é-

minent artiste, jeune et beau encore à quatre-vingt-un ans. Il devait cette merveilleuse conservation physique à l'eau qui porte son nom, secondée dans son action bienfaisante par le savon Laferrère, crème onctueuse exempte d'acide, et de l'effet le plus salutaire sur l'épiderme. Eau et savon Laferrère se vendent rue d'Enghien, 25.

L'IDOLE

(Suite)

— Moi, reprit la jeune femme, je pense que tout à l'heure peut-être M^{lle} de Kernovenoy, votre belle cousine que vous avez tant aimée, Robert, se trouvait dans le parc au bord de l'eau... Le hasard?... Ah! ah! une idée me vient. Elle avait peut-être son costume de mariée... La rivière n'est pas large... D'une berge à l'autre on peut se voir... Vous auriez eu tort, il y a six mois, d'empêcher décidément de battre l'un de ces deux cours si bien faits pour l'autre... Maintenant, entre eux, c'est une question de temps et ce n'est pas un abîme qui va les séparer... Deux ou trois ans de mariage, autant de veuvage... Encore on peut abrégier cette dernière épreuve. Ils se seront juré de s'entendre.

— Que dites-vous? fit Robert stupéfait, en regardant sa femme.

Le regard de l'amiral aussi s'était fixé sur sa belle-fille, et il n'était point favorable. M. d'Arvirgné pensait trop visiblement qu'il ne réalisait dans la nouvelle compagne de son fils que la moitié de ce beau rêve auquel Myriam avait autrefois donné naissance. Il tenait une héritière, mais il était bien loin de cette personne accomplie, d'âme et d'éducation supérieure qu'il aurait voulu placer aux côtés de son fils comme un bon ange ou comme une bonne fée. Pour le moment, sa désapprobation se lisait si clairement sur son visage que la jeune femme en rougit de dépit.

— Ce que je dis? répliqua-t-elle les lèvres pincées.

Elle n'était pas irréprochablement jolie, la colère lui seyait mal.

— Je dis, continua-t-elle sèchement, que je me serais fort bien dispensée d'assister à ce mariage de comédie... Oh! ce sont vos propres expressions, amiral... Et j'ajoute qu'il n'est pas même très-convenable de m'y avoir conduite malgré moi, quand toute la province sait ce que Robert a fait, l'an passé, pour l'amour de cette trop célèbre cousine... Aussi sa volonté n'aurait-elle pas suffi à contraindre la mienne; il a fallu vos ordres, monsieur.

L'amiral et Robert se turent. La calèche atteignit le bord de la rivière et entra dans le bac. En ce moment, Maxence remontait lentement la côte.

Il ne trouvait pas décidément la force de s'arracher de ce coin de sauvagerie nature, tout rempli d'une chère image, et ne voyait plus d'inconvenant à s'y attarder. La calèche et ceux qu'elle contenait devaient avoir disparu déjà sur l'autre rive dans les ombres du parc.

Une volée de cloches arriva en ce moment à son oreille; il écouta et il souriait :

— J'y suis, pensait-il. Le marquis marié peut-être quel-
qu'un de sa maison.

Après les cloches, ce fut une décharge de mousqueterie : — Oui, oui, dit-il, la fille d'un de ses garçons, sans doute. Voilà des coups de fusil... Ce mariage est l'occasion de la fête donnée pour distraire M^{lle} de Kernovenoy... Ah! le commandant! qu'est-il devenu dans cette joyeuse bagarre? On l'aura gardé... Il se sera invité peut-être. Heureux homme, va!... Au resto, je vais bien voir passer quelque autre voiture sur la route forestière; je m'informerai, je saurai qui l'on marie... et si l'on dansera.

Il se trompait. De tous les invités à la cérémonie, l'amiral seul et sa nouvelle famille devaient prendre la route forestière; ils venaient d'un domaine situé à deux lieues au nord de cette grande région de bois. Le château de la Volandière était le bien de la nouvelle mariée. La calèche ne devait repasser le bac qu'assez avant dans la nuit, la jeune M^{lle} d'Arvirgné ayant formé le projet de finir la journée chez de nobles voisins de Saint-Hélo, que l'on devait quitter aussitôt après la cérémonie.

Myriam avait désiré qu'il n'y eût point de repas.

Maxence n'entendit donc pas les sons joyeux de la *noce rustique*. Toujours bercé par cette illusion maudite, il choisit pour mettre de nouveau pied à terre une belle place garnie sous un bouquet de chênes sur la lisière de la lande, à l'angle du premier coudé fermé par la Veyle. C'était une cachette sûre et charmante. Il laissa son cheval collationner de cette herbe fraîche; s'assit sur un tertre au pied d'un arbre, et laissa couler les heures qui le caressaient, en passant, de leurs ailes noisives. Il était sans mélange... mais non sans désir.

Si bien qu'il finit par se lever et par s'aventurer de nouveau sur la berge. Le jour déclinait. Il alla jusqu'au barrage et, là, observa successivement deux choses dont la première le fit sourire; la seconde lui causa un frémissement de folle envie. La barque du capitaine Gourmalec n'était

(1) Deux volumes in-12; prix, broché, 6 fr. — Nous les adresserons franco par la poste moyennant 7 fr., port compris, à celles de nos lectrices qui nous adresseront 7 fr. en un mandat postal.

plus attaché à
les deux mystè
le voir. La p
Carnouët, affi
l'arrê ou la c
pourrait il av
Mais l'autre
ses yeux.
Le marie de
qui invitait
l'autre, rien d
... Le cou
naient point
aller au fil d
Entre les de
bercail comm
clartés de cie
malic, parfait
nature, mais
puis un moue
comme l'oura
rison.

Ce fut un
tonnait, jurait
— Je ne v
dant Humber
tee, il me ser
voulez!...
— Quelle t
pard, Auss
Le comman
— Capitain
— J'ai tou
fatigué de vo
d'avoir enten
pelait. Ni voi
guère de lui
— Il est vo
l'a dit... Mais
rien.

— Eh! répi
complète pos
d'un ceux q
d'abord; puis
sa fille ne l'a
— Elle n'o
Le capitain
— Oui, vo
— Nous p
notre prog
lui. Il doit é
— Ce n'es
Son comp
— Gourm
aurez donc
Je suis mè
— Pour co
meur depui
un vieux pa
— Gepen
imposant qu
— Oh! le
pas bien di
mais j'ai me
qu'on ne fê
— On le
— Vous l
Il vous dis
— Il me
l'autre. On
tendre.

— Hum! p
peu... Il y a
vous apper
— Le cou
car j'ai cog
quis: Mon
... En ce
don de pi
miers aris
commença

— Chari
de Charlotte
quand l'enf
point man
l'accompag
à Kernoven
Bataille av
tenant elle
Le poids e
Cependan
es hivers,

— Hum! p
peu... Il y a
vous apper
— Le cou
car j'ai cog
quis: Mon
... En ce
don de pi
miers aris
commença

— Hum! p
peu... Il y a
vous apper
— Le cou
car j'ai cog
quis: Mon
... En ce
don de pi
miers aris
commença

— Hum! p
peu... Il y a
vous apper
— Le cou
car j'ai cog
quis: Mon
... En ce
don de pi
miers aris
commença

à quatre-vingt ans. Il
tion bienfaisante par le
exempte d'acide, et de
ne. Eau et savon Lafer-

LE

pense que tout à l'heure
belle cousine que vous
dans le parc au bord de
idée me vient. Elle avait
... La rivière n'est pas
... Vous auriez
er décidément de battre
our l'autre... Maintenant,
temps et ce n'est pas un
ou trois ans de mariage,
nt alléger cette dernière
endre.

suppléait, en regardant sa
fixé sur sa belle-fille, et
igné pensait trop visible-
Myriam compagnie de son
quel Myriam avait au-
une héritière, mais il était
elle, d'âme et d'éducation
ber aux côtés de son fils
son bonne foi. Pour le mo-
si clairement sur son
git de dépit.

les lèvres pincées.
nt jolies, la colère lui seyait
ment, que je me serais fort
de comédie... Oh! ce
... Et j'ai qu'il n'est
y avoir conduite malgré
ce que Robert a fait, l'an
célèbre cousin... Aussi sa
ontraindre la mienne; il a

calèche atteignait le bord
En ce moment, Maxence
force de s'arracher de ce
d'une chère image, et
s'attarder. La calèche et
s'arracher de ce
s'arracher de ce

ce moment à son oreille;
suis marie peut-être quel-
charge de mousqueterie;
o ses gardes, sans doute,
riage est l'occasion de la
Kernovenoy... Ah! si la com-
te joyeuse bagarre? On
ut-être. Heureux homme,
passer quelque autre voi-
informerais, je saurais qui

à la cérémonie, l'amiral
à prendre la route foresti-
à deux lieues au nord
château de la Volandière
La calèche ne devait re-
la nuit, la jeune M^{me} d'A-
Kernovenoy six mois auparavant quand il lui disait :
— Robert n'a pas beaucoup d'esprit, et il a beaucoup de
faiblesse, mais il a aussi beaucoup d'honneur.

Et l'honneur quelquefois rend de la fermeté.
Cependant les lèvres de Myriam continuaient de s'agiter :
— Viendra-t-il ?
Il était venu... Maintenant cette foule brillante s'était écoulée.
Saint-Hélo redevenait désert. Ce que M^{me} de Lasanger
appelait le grand jour, et qui est en même temps un jour si
rude, allait finir. La jeune marquise de Vertailles retirée
dans son appartement en compagnie de sa vieille Charlotte,
et repliée sur elle-même comme une fleur après l'orage qui
l'a battue, venait de traîner tout ce qui s'agitait en elle d'a-
mer, de profond, de cruel et de tendre par ce seul mot suivi
d'une interrogation tremblante :
— Et mon père?...
La servante ne répondit pas directement, et, venant se
placer derrière le fauteuil de sa maîtresse :
— Madame la marquise, dit-elle...

plus attachée aux saules de la rive, au-dessus de la digue;
les deux mystérieux promeneurs s'en étaient donc allés sans
le voir. La première pensée de Maxence fut de regagner
Carnouët, afin de recevoir de la bouche du commandant
l'arrêt ou la consolation qu'il rapportait de Saint-Hélo, si
pourtant il avait pu voir le marquis ce jour-là.

Mais l'autre sujet de tentation alors se présenta devant
ses yeux.
La marée descendait, laissant à nu un cordon de pierres
qui invitaient à toutes les audaces. En sautant de l'une à
l'autre, rien de plus aisé que d'arriver dans le parc.

... Le commandant et Jean-Pierre-Gaspard ne se don-
naient point la peine de manier les avirons et se laissaient
aller au fil de l'eau. Il faisait nuit déjà sous la ramure.
Entre les deux masses sombres de ses rives, la Veyle se
berçait comme un miroir mouvant, reflétant les blanches
clartés du ciel et les premières étoiles. Le capitaine Gour-
malec, parfaitement insensible aux spectacles poétiques de la
nature, mais profondément absorbé dans ses réflexions de-
puis un moment, sortit tout à coup de cet état méditatif,
comme l'ouragan sorti du nauage noir qui flottait là-bas à l'hor-
izon.

Ce fut un tapage épouvantable : le marin se démenait,
tonnait, jurait et bredouillait.

— Je ne vous entends pas très-bien, lui dit le comman-
dant Humbert en riant. Mais, Dieu me pardonne, Gourma-
lec, il me semble que c'est au baron Hector que vous en
voulez!...

— Quelle figure pour une noce! s'écria Jean-Pierre-Gas-
pard. Aussi, c'est lui la cause de tout!...

Le commandant se mit à rire de plus belle :

— Capitaine, dites seulement : quelle noce!

— J'ai tout vu, reprit le vieux loup de mer, car je m'étais
fatigué de vous attendre sous les saules. Et puis, je suis sûr
d'avoir entendu sur l'autre bord le jeune homme qui m'ap-
pelait. Il avait découvert notre barque. Je ne me souciais
guère de lui répondre.

— Il est venu jusqu'à, je le sais. Robert d'Avrigné me
l'a dit... Mais Maxence, à cette heure, ne se doute encore de
rien.

— Eh! répliqua brusquement Gourmalec, la fête eût été
complète pour lui s'il avait pu arriver! Il n'y manquait pas
un de ceux qui lui ont fait du mal. Ce méchant hussard
d'abord; puis ce diable incarné de Kernovenoy. Il paraît que
sa fille ne l'attendait point.

— Elle n'osait l'attendre.

Le capitaine se mit à rire à son tour :

— Oui, vous avez raison. Quelle noce! dit-il, quelle noce!

— Nous parlerons mieux de tout cela au logis, devant
notre grog, surtout si Maxence se retire de bonne heure chez
lui. Il doit être sûr à Carnouët.

— Ce n'est pas sûr! manœbra Gourmalec entre ses dents.
Son compagnon ne l'entendit point!

— Gourmalec, reprit-il, si rien ne vous a échappé, vous
sauriez donc admirer comme moi la figure du vieux marquis.

Je suis moi-même un vieux sceptique!...

— Pour cela, oui! riana le marin, en veine de belle hu-
meur depuis quelques minutes. Vous pourriez dire même
un vieux païen.

— Cependant je confesse n'avoir jamais rien vu de plus
imposant que l'air et le visage de M. de Vertailles.

— Oh! lui! répondit Jean-Pierre-Gaspard... Je ne peux
pas bien dire ce qu'il vous fait penser quand on le voit,
mais j'ai moi-même... Je crois que c'est une manière de saint
qu'on ne fêta plus.

— On le fêta comme il veut être fêté, capitaine.

— Vous lui avez parlé tout à l'heure dans les parterres...
Il vous disait?

— Il me disait : Ces jeunes gens seront heureux l'un par
l'autre. On le veut là-haut... Je ne les ferai pas trop at-
tendre.

— Hum! dit le marin, ils attendront tout de même un
peu... Il y a une chose qui me met en peine. Comment allez-
vous apprendre au jeune homme?...

— Le coup sera rude... Il faut le porter pourtant et vite,
car j'ai engagé la parole de Maxence. J'ai répondu au mar-
quis : Monsieur, nous quitterons la province demain.

... En ce moment, le comte Maxence, ayant suivi le cor-
don de pierres au-dessus de l'eau, se glissait sous les pre-
miers arbres du parc. Au-dessus de sa tête, un rossignol
commençait à chanter.

XIII

— Charlotte, dit la jeune marquise... Et mon père?...

Charlotte, c'était la servante qui la berçait autrefois,
quand l'enfant quittait le sein de la baronne Marie. Elle n'avait
point manqué de la rejoindre à Vannes, après sa fuite, et de
l'accompagner ensuite à Saint-Hélo. Charlotte commandait
à Kernovenoy le bataillon des femmes de service, et Martin
Bataillon avait qui c'était la meilleure des caillottes. Main-
tenant elle déclinait sa maîtresse de sa toilette de mariée.
Le poids en avait été assez lourd.

Cependant la vieille M^{me} de Lasanger, qui vivait à Paris
es hivers, depuis cinquante ans, dans le plus grand monde

et passait à Vannes et aux environs pour l'arbitre des bon-
nes traditions et des goûts nobles, avait dit à son arrière-
petite-cousine avant la messe :

— J'ai assisté à bien des cérémonies du genre de celle-ci,
ma mignonne, j'en ai même fait autre quelques-unes, ayant
été un peu marieuse; il faut confesser ses péchés. Je n'avais
vu, jusqu'à présent, que deux personnes qui fussent à ravir
sous cette parure du grand jour. Vous êtes la troisième.

Quelqu'un dans l'assistance s'avisa de dire à demi-voix :

— A ravir, oui, vraiment, mais ravie, point!

Ce méchant jeu de mot, circulant parmi la foule de choix
accourus pour assister au mariage du patriarche, obtint
une faveur discrète. Il n'était pourtant rien moins que juste
au moment où il avait été dit. M^{me} de Kernovenoy, s'avan-
çant au milieu de la grande salle du manoir, tout envelop-
pée de blanc, long voilée, avec sa taille souveraine et l'éclat
et le charme de sa rare beauté, n'avait que des pensées
tranquilles et droites au fond du cœur. Cependant, ses yeux
ayant rencontré Robert d'Avrigné, elle tressaillit; mais ce
trouble fut d'un instant. Le marquis venait au devant d'elle
et lui présentait la main; si elle eût osé devant tout le monde,
elle l'aurait poitée à ses lèvres.

Le vieillard bravait les petits propos communs, les juge-
ments sur petite mesure, les compliments à la glace, ce qui
compose la raison des pharisiens, la bienveillance des fausses
bonnes âmes, et ce qu'on peut appeler l'esprit des sots. Il
avait voulu que ce grand acte de généreux dévouement, dont
les motifs étaient connus de tous, fût pourtant accompli au
grand jour, il s'imposait la contrainte d'une solennité publi-
que. Et tout cela était pour elle... et pour la suite de son
bonheur!

Aussi Myriam roussissait-elle, en ce moment, de toute sa
force, loin de ses yeux, loin de sa mémoire, loin des appro-
ches de son cœur, l'image de celui qu'il lui était arrivé de
puis six mois, malgré elle, d'associer à de vagues pressenti-
ments, à des rêves à peine formés où il était entré conduit
par la pitié, l'insignifiance et le cri de la justice. Elle croyait
devoir au marquis toute son âme remplie seulement de véné-
ration et de reconnaissance; elle n'était que purité comme
toujours, que tendresse et respect. Sa pitié depuis quelque
temps avait grandi, sa raison s'était ouverte. On pouvait lire
dans ses beaux yeux, si câbles par toute la province, comme
une sérénité brillante. Une seule pensée mettait un nuage
sur son front. Ses lèvres parfois s'agitait, et, se parlant
tout bas, elle disait :

— Viendra-t-il ?

— Tout le monde ici blâmait le père, dit gravement M. d'A-
vrigné, qui allait remplir, dans la cérémonie, l'office de
M. de Kernovenoy si celui-ci ne paraissait point; mais, pour
le triomphe de la nature et de la religion, il serait bon qu'on
pût le voir.

C'était une bouche d'or que l'amiral. Cependant il paraît
bien qu'elle contenait aussi un peu de veine, car une jeune
femme qui l'entendit murmura tout bas à l'oreille de sa voi-
sine :

— Cet amiral est un vieux serpent.

— Ah! fit la voisine, il dit pourtant des choses justes. Je
ne puis croire que M. de Kernovenoy ait le mauvais goût de
rester chez lui, dans sa tour. Il arrivera au dernier moment;
il veut un coup de théâtre.

Une troisième personne, une troisième fille d'Ève, inter-
vint et celle-ci était la jeune femme de Robert d'Avrigné,
qui, les lèvres toujours serrées, ajouta :

— Moi, je crois qu'on ne le verra point. Il doit avoir peur
qu'on le lapide.

— Ce serait bien mérité! dit la première... Car enfin n'est-
ce pas abominable de condamner sa fille à un mari de qua-
tre-vingts ans?...

— Quatre-vingt-un!... Comptez bien... Les mois ici ont
leur valeur.

— Et si le patriarche allait vivre neuf cents ans comme
Mathusalem?...

— Cela ne ferait point l'affaire d'un bon revenant, qui
n'est pas bien loin d'ici peut-être... reprit M^{me} d'Avrigné...

Elle n'eut pas le loisir d'achever, car son mari qui l'épaulait
la saisit en ce moment par le bras et l'entraîna dans une
autre partie du salon. Elle le vit alors sous un aspect nou-
veau, — celui que le marquis de Vertailles signalait au
baron Hector six mois auparavant quand il lui disait :

— Robert n'a pas beaucoup d'esprit, et il a beaucoup de
faiblesse, mais il a aussi beaucoup d'honneur.

Et l'honneur quelquefois rend de la fermeté.

Cependant les lèvres de Myriam continuaient de s'agiter :

— Viendra-t-il ?

Il était venu... Maintenant cette foule brillante s'était écoulée.
Saint-Hélo redevenait désert. Ce que M^{me} de Lasanger
appelait le grand jour, et qui est en même temps un jour si
rude, allait finir. La jeune marquise de Vertailles retirée
dans son appartement en compagnie de sa vieille Charlotte,
et repliée sur elle-même comme une fleur après l'orage qui
l'a battue, venait de traîner tout ce qui s'agitait en elle d'a-
mer, de profond, de cruel et de tendre par ce seul mot suivi
d'une interrogation tremblante :

— Et mon père?...
La servante ne répondit pas directement, et, venant se
placer derrière le fauteuil de sa maîtresse :

— Madame la marquise, dit-elle...

— Appelle-moi mignonne maîtresse, comme tu faisais au-
trefois; j'ai besoin d'être bercée comme les enfants.

— Je n'aurais plus osé!... s'écria la fille qui, dans une ex-
plosion de tendresse indignée, reprit :

— Oh! mignonne maîtresse, que l'on vous fait souffrir!
— Je ne souffre pas, Charlotte... Je suis seulement bien
endolorie... Un peu déchirée... Et puis moins bien affran-
chie... Mais tu ne comprends pas ce mot-là... Oui, oui, moins
affranchie que je ne croyais l'être... Ecoute!... Lorsque l'on
coupe l'aile d'un oiseau pour l'empêcher de quitter la maison,
on dit que cela ne lui fait point de mal.

— Comment le sait-on? dit la servante... L'oiseau ne peut
parler.

— Et s'il parlait, murmura Myriam, il ne voudrait peut-
être pas se plaindre.

Puis elle se renversa sur le fauteuil, et deux grosses lar-
mes roulant sur ses joues vinrent se perdre au coin de ses
lèvres. Charlotte se pencha sur elle et lui essuya doucement
le visage. La jeune fille la regarda, décidée à obtenir enfin
une réponse à la question qu'elle répéta pour la troisième
fois :

— Mon père?...

— Je ne crois pas que M. le baron quitte Saint-Hélo ce
soir, dit enfin Charlotte en s'éloignant de sa maîtresse.

— Alors, je le reverrai donc?...

Quelques heures auparavant, elle l'avait revu pour la pre-
mière fois. On eût dit en vérité que le baron Hector recher-
chait un coup de théâtre; lui si dédaigneux autrefois des
regards et surtout de l'opinion des autres, il éprouvait à
cette heure un amer plaisir à la provoquer. Il entrât ironi-
que et sombre. Un silence de glace s'était fait sur son pas-
sage; le baron n'était point de ceux autour desquels on chuchote.
Sa conduite dans ces derniers temps confirmait ce
qu'on avait toujours pensé de son humeur bizarre et hau-
taine... Il causait plus de peur que de pitié.

Le baron s'avança vers sa fille qui se levait pâle, les mains
tremblantes... Encore un moment, et il allait être là, tout
près d'elle. O puissance des liens de l'amour, le plus fort,
parce qu'il est le plus pur! Elle avait trop compté sur sa
prudence, il se fiait trop à son orgueil. Il avait tendu les
bras, et Myriam s'y était jetée :

— Mon père!

Alors un murmure s'était élevé dans le salon, murmure
favorable et guère moins ironique que la première attitude
de M. de Kernovenoy. Myriam, appuyée sur l'épaule de son
père, respirait à peine. Cependant, elle avait eu la force de
s'arracher à cette étreinte, et par un invisible et doux effort
elle conduisit le baron Hector vers le marquis.

Tous deux devaient avoir à se dire de ces choses ou san-
glantes ou profondes que ne veulent pas de témoins. Les
plus proches parents qui entouraient le fauteuil de M. de
Vertailles s'éloignèrent, Myriam elle-même s'écarta, et la
douairière de Lasanger murmura gaiement :

— Voilà les deux pères aux prises. Le meilleur, ce n'est
pas le vrai.

— Hector, dit tout bas le marquis, il est temps encore
d'adjurer votre orgueil...

— Sans lui, monsieur, fit le baron, serais-je vivant?

— Regarde-la, reprit le vieillard revenant au tutoiement
qu'il employait envers le baron dans son enfance, sa pâleur
te dit le mal que tu lui fais.

— Monsieur, suis-je le seul coupable?

— Regarde-la, reprit le marquis. Ne mérite-t-elle pas bien
que pour son bonheur tu courailles toi-même?... Jure que
dans tes mains elle restera libre et je te la rends!

M. de Kernovenoy ne répondit pas.

Une heure après, on était à l'église, où Myriam entrant
conduite par son père... Là-bas, sur l'autre bord de la Veyle,
le comte Maxence écoutait le bruit des cloches et des coups
de feu tirés par les gardes... Myriam songeait-elle à
Maxence?... Elle se soutenait à peine, ses yeux demi-clos ne
voyaient que les dalles. Le baron Hector, quant à lui, mar-
chait d'un pas ferme. Comment ne devinait-il pas la révolte re-
naissante dans cette âme que depuis quinze ans il n'avait
naissante dans cette âme que depuis quinze ans il n'avait
remplie que de lui? Le miroir de nouveau brisé chassait
l'image. La joie que Myriam avait éprouvée à le revoir et à
se retrouver sur son cœur devait durer deux minutes. Sa
joie à lui, cruelle et violente, la blessait si douloureusement
qu'elle ne put retenir une plainte. Ce sanglot étouffé mourut
au bord de ses lèvres...

Arrivée au pied de l'autel, la jeune marquise se laissa
tomber à genoux sur le coussin de velours blanc qui l'atten-
dait et s'abîma dans la prière.

— Mon Dieu, disait-elle, c'est une âme libre que vous
m'avez donnée! Vous ne sauriez être pourtant avec ceux qui
veulent en faire leur esclave!

... La cérémonie achevée, elle s'était rendue chez elle,
ignorant si le baron avait quitté Saint-Hélo; et d'abord, elle
avait hésité à s'en informer. Après la réponse qu'elle voulait
enfin d'obtenir de Charlotte, elle répéta :

— Oui, je le reverrai.

Prospe que aussitôt des pas d'homme se firent entendre dans
le couloir. Myriam se leva sur son fauteuil :

— C'est lui!

L'éprouve n'était pas terminée.

Cependant cette émotion ne se justifia point. Ce n'était

pas M. de Kernovenoy, mais le valet de chambre de M. de Verteilles qui apportait à la marquise une lettre de son maître.

« Chère fille, écrivait le vieillard, je suis un peu excédé de tant de bruit et de tant de monde, j'ai besoin de repos et je me mets au lit. Vous avez devant vous la soirée, la nuit entière et la matinée de demain pour conseiller à votre cœur des entraînements que je ne voudrais pas connaître. C'est plus de temps qu'il n'en faut pour commettre la plus légitime, la plus tendre et la plus irréparable de toutes les folies. Ce cher petit cœur sera toujours rempli de celui qui, avec tant de soins et d'amour, a voulu le faire tel qu'il est et s'est plu ensuite à méconnaître et à violenter son ouvrage. Je ne sais quelle espérance retient votre père à Saint-Hélène. Sûrement il a le droit d'y être. Ma pauvre enfant, il n'est rien de si cruel que de se voir contrainte à se défendre de ce qu'on aime.

« En devenant marquise de Verteilles, vous n'avez pas voulu seulement éclairer des rayons de votre jeunesse la maison de l'octogonaire; vous avez conquis votre liberté qui vous paraît le premier des biens... Ce ne sera point mentir à la nature et manquer à Dieu que de ne pas la laisser reprendre.

« Chère fille, je vous bénis.

« Votre autre père, le patriarche. »

Myriam releva la tête... Cet avertissement si délicat et si clair lui avait rendu le courage. Le marquis ne voulait point prendre part à la lutte, si tout à l'heure elle s'engageait; mais il lui envoyait ce renfort... D'autres pas résonnaient dans le couloir :

— Va, dit-elle à Charlotte, cette fois c'est bien lui.
— Oui, pensait-elle, tandis que la servante s'éloignait, c'est celui que j'aime, que j'aimerais toujours comme il m'a appris à l'aimer... bien plus que moi-même... Ah! s'il avait su résister pour le défendre des méchantes pensées qui le tourmentent les leçons qu'il m'a données!

Il entrerait, elle alla lui présenter son front. C'est ainsi qu'elle l'accueillait à Kernovenoy dans d'autres temps, quand il la visitait dans sa chambre. Le baron Hector la reconduisit au fauteuil qu'elle venait de quitter et prit sa main.

— Myriam, dit-il, je sais que le marquis vous a fait un beau présent. Cette maison de Saint-Hélène et le domaine sont devenus votre bien. C'est ce qui m'a encouragé à ne point retourner dès ce soir dans ma solitude.

— Je vous en remercie, mon père, répondit Myriam. Et ses petits doigts serrèrent la main qui tenait la sienne, cette main si longtemps vigilante et tendre.

— Ah! reprit-elle, ce doit être une grande tristesse pour vous de vivre seul maintenant à Kernovenoy. J'y pense bien souvent.

— C'est un de vos remords, dit-il avec un sourire forcé. C'est le plus grand de tous mes regrets.

— Enfin!... reprit le baron. Tout le monde n'a pas comme vous une brillante destinée, madame la marquise.

— Oh! murmura-t-elle, que dites-vous?...
— Je disais que, Saint-Hélène étant à vous, je ne suis pas ici précisément chez M. de Verteilles, et que j'ai cru pouvoir y demeurer quelques heures.

— Et quand Saint-Hélène serait au marquis? demanda Myriam en le regardant.

— Cela aurait un peu changé mes dispositions... Vous le savez, j'ai toujours été lent à pardonner... sauf à vous.

— Aïe donc eu souvent besoin de votre pardon, mon père?

— Non. Vous avez été la meilleure des filles, jusqu'au moment de cette révolte inattendue et sans raison...

— Inattendue, peut-être! répondit Myriam d'une voix assez ferme. Mais sans raison!

— Le marquis alors a donné asile à la fille rebelle... Mais je crois qu'il vaut mieux ne point parler du passé...

— Rebelle! s'écria la jeune marquise. Est-elle rebelle parce qu'on est, cruellement blessée, parce que dans le premier mouvement d'une douleur qu'on ne peut plus contenir, on reconstruit un ami vénérable et fidèle, parce qu'on cherche le lieu le plus tranquille et le plus caillé pour ramener une ombre de paix dans son cœur et pour guérir sa blessure?... Sans le marquis de Verteilles, monsieur, c'est au couvent que je serais allée chercher un refuge. Alors nous aurions été condamnés tous deux à ne plus nous voir. Je ne sais si vous vous en seriez consolé; je ne veux point le croire. Moi, j'en serais promptement morte et c'est cela peut-être qui eût valu le mieux.

PAUL FERRAT.

(A suivre.)

UNE MÉLODIE INÉDITE DE ROSSINI

Le JOURNAL DE MUSIQUE, qui fait succéder les pages les plus belles des maîtres anciens aux chefs-d'œuvre des compositeurs contemporains, donnait la semaine dernière une *Mélodie inédite de Rossini*, qui a été enlevée dès la première semaine. Il donne dans sa livraison dernière, avec une danse orientale pittoresque de Salvayre, extraite de son succès du Théâtre-Lyrique (*le Bravo*), une polka-mazarka dansante : *Bois-Renaud*, et une *Mélodie inédite de Rossini*.

CORS, DURILLONS, OIGNONS

(Suite)

Traitement. — Étant admis que le cor est le résultat de la pression exercée sur le pied par une chaussure défectueuse, il est évident que le principal moyen de le combattre consiste à adopter des souliers souples et convenablement appropriés, c'est-à-dire qu'il faut obliger son cordonnier à en changer la forme. Cette simple précaution suffit quelquefois pour obtenir la guérison.

Un autre moyen bien simple et qui produit toujours un grand soulagement consiste à tailler un disque de diachylon gommé de la largeur d'une pièce de 1 franc, qu'on applique sur l'endroit malade, en ayant soin de pratiquer au milieu une fenêtre assez large pour laisser à nu toute l'étendue du cor. Celui-ci, se trouvant protégé par un bourrelet tout autour de sa circonférence, ne subit aucune pression et devient insensible.

Lorsque le cor a son siège sur la face dorsale ou latérale d'un orteil, on prend un tube de caoutchouc vulcanisé dont les parois aient environ un millimètre d'épaisseur et dont le diamètre soit assez grand pour recevoir l'orteil malade. On découpe dans ce tube un anneau en forme de bague chevalière, et on ménage dans la partie la plus large une ouverture suffisante pour laisser le cor libre. Ce moyen, comme le précédent, empêche la douleur et rend la marche facile.

Les charlatans et les commères ont une foule de recettes infaillibles pour guérir les cors aux pieds; chacun vante la sienne, qu'il dit être la meilleure: ce sont des emplâtres, des onguents, des savons, des herbes, etc. Tous ces remèdes, sont complètement inutiles, lorsqu'ils ne sont pas dangereux, et si l'on veut guérir réellement les cors, il faut en arriver à l'un des moyens suivants: 1° excision; 2° extirpation; 3° cautérisation par les agents chimiques.

L'excision consiste à enlever de temps en temps les couches les plus superficielles et les plus dures pour diminuer la pression exercée par la chaussure, et par suite calmer la douleur. Cette opération peut se pratiquer de plusieurs manières. L'une, la plus simple, se fait à l'aide d'un instrument bien tranchant, comme un rasoir ou un bistouri; on enlève successivement de petits copeaux d'épiderme jusqu'à ce que la plus grande souplesse du tissu et la couleur rosée qui apparaît par transparence indique qu'on approche du derme.

Il faut agir avec beaucoup de prudence pour ne pas blesser la peau, parce que ces lésions sont quelquefois dangereuses. Un second procédé, qui n'expose point aux blessures, consiste à se servir d'une lime spéciale; mais ce moyen est plus long et demande à être répété plusieurs fois de suite. Enfin un troisième procédé, et celui-ci me paraît le meilleur, peut être encore employé: on fait ramollir les cors dans un bain de pieds tiède pendant une demi-heure ou trois quarts d'heure, puis, à l'aide d'un couteau, on se contente de râper l'épiderme jusqu'à ce que le cor ait entièrement disparu. Ce moyen est sans danger et plus efficace que les deux précédents, surtout lorsqu'on le combine avec la cautérisation par le nitrate d'argent, comme je l'indiquerai tout à l'heure.

L'extirpation a pour but d'enlever le cor d'un seul coup et en entier. Pour cela, le malade prend un bain de pieds d'une demi-heure environ; puis, se plaçant sur un siège élevé, pose son pied sur le genou de l'opérateur. Celui-ci attaque le cor par un de ses bords avec un petit poinçon carré et commence à le décoller. Dès qu'il a pu en soulever une partie, il quitte le poinçon et prend une aiguille à pointe mousse et aplatie, à l'aide de laquelle il continue le décollement tout autour de la racine. Ce premier temps de l'opération doit être exécuté lentement, avec beaucoup de soin, sans douleur et sans effusion de sang. Arrivé au niveau de la racine, le chirurgien ou le pédicure doit redoubler de précautions pour la contourner. Il isole et la détache en même temps que le reste du cor. Puis, quand l'extirpation est faite, on applique sur la surface dénudée un petit emplâtre de diachylon gommé.

(A suivre.)

DOCTEUR IZARD.

LES MENUS D'UN CORDON BLEU

Potage purée de cantaloup.

Pêches farcies.

Pigeons sauce tomate.

Riz à la nouvelle rôtie.

Romaine cuite au jus.

Tarte aux fruits.

Glace à l'annanas.

DESSERT :

Melon de Valence.

Brugnons du Midi.

Pêches farcies. — Choisissez une belle pièce, que vous videz et nettoyez avec soin. Hachez le foie du poisson avec force fines herbes, beaucoup de persil, un peu de mie de pain, une pointe d'ail; ajoutez du beurre très-frais, sel, poivre; mettez

cette farce dans la pêche, que vous faites cuire sur le grill dans du papier beurré. Dresser le poisson dans un plat et l'arrosez d'une maître-d'hôtel avec jus de citron. Servez.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Nos lectrices trouveront sur les deux pages du milieu de ce numéro de charmantes nouveautés, dessinées chez M^{lle} Caroline Contot, 35, avenue de l'Opéra, presque à l'angle de la rue de la Paix et de la place de l'Opéra.

Nous signalons particulièrement un nouveau genre de feutre dit *poil de chameau* et feutre *marmotte*, dont je prédis d'avance la grande vogue, car c'est excessivement original et fort seyant.

On fait des chapeaux de deux tons ou même de deux couleurs. Par exemple, un fond blanc avec bords marron, ou fond gris avec bords d'un gris plus foncé, etc., etc.

Nous engageons beaucoup nos lectrices à faire une visite aux salons de M^{lle} Contot; elles y trouveront un choix immense non-seulement de chapeaux élégants, mais de formes non garnies adaptées à tous les âges.

La maison Baré sœurs, couturières, 34, rue de Penthièvre, à Paris, recommandée par la *Revue de la Mode*, envoie franco échantillons à prix modérés. Jolis modèles. Nouveautés pour l'automne. Maison de confiance.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Confiture d'écorce de melon. — Cette confiture peut se faire avec toute espèce de melon. Cependant, il est préférable d'employer le melon sucré d'Espagne ou du Midi, ou bien le cantaloup. De ce dernier, on prend l'écorce épaisse et on la pèle légèrement. Ensuite on la coupe par morceaux carrés gros comme une noix.

Pour le melon d'Espagne, on enlève la chair intérieure la plus mâre et la surface verte de l'écorce extérieure, de manière qu'il reste seulement la partie la plus dure, épaisse de deux ou trois doigts. On la coupe en morceaux carrés gros comme une petite prune.

Il faut peser un poids de sucre égal au poids du fruit. Faites fondre le sucre dans la bassine avec une proportion d'un verre d'eau par 500 grammes de sucre. Ce sucre étant bien fondu, ajoutez-y l'écorce de melon avec un zeste de citron, un mixis encore le zeste d'une orange par 500 grammes d'écorce. Cette confiture doit cuire une heure à une heure et demie, de manière à ce que le sirop soit bien épais. Quatre minutes avant d'enlever du feu, on ajoute le jus des citrons ou celui des oranges, et on mêle avec soin sans laisser bouillir. Puis on met la confiture en pots; on la laisse bien prendre et on la conserve comme les autres.

Cette conserve, faite avec du bon fruit, rappelle le goût du côdrat confit.

Le numéro du *Journal de Musique* qui a paru le 18 août contient avec le texte la musique suivante :

Orientale, extraite du *Bravo*, musique de G. Salvayre. *Pourquoi me parler d'elle?* mélodie inédite, musique de Rossini.

Bois-Renaud polka-mazarka, musique de Paul Daloz.

Le numéro : 40 centimes (13, quai Voltaire).

RÉBUS

RABAIS INCROYABLE

150% A V. REDUCTION DU COURS

LA MAISON DU

TAPIS JAUNE

LA PLUS VASTE DU GLOBE

PAR SUITE DE TRAITÉS SPECIÉS

AVEC LES PRINCIPAUX MAÎTRES DE LA CAPITALLE

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

D'indépendance, il est vrai, le mariage nous prive, mais ses liens sont si doux à porter!

Paris. — A. Bourdillat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.